

Anthropologie et Sociétés



Nina GLICKSCHILLER N. et Georges Eugène FOURON, *Georges Woke Up Laughing : Long Distance Nationalism and the Search for Home*. Durham et Londres, Duke University Press, 2001, 324 p., bibliogr., index.

Nicolas Vonarx

Volume 29, Number 2, 2005

Le mythe aujourd'hui

Myths Today

El Mito Hoy En Día

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011906ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011906ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vonarx, N. (2005). Review of [Nina GLICKSCHILLER N. et Georges Eugène FOURON, *Georges Woke Up Laughing : Long Distance Nationalism and the Search for Home*. Durham et Londres, Duke University Press, 2001, 324 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 29(2), 195–197.
<https://doi.org/10.7202/011906ar>

alors moteur de l'industrie musicale. Mick Jagger a été particulièrement influent en obtenant que le groupe signe sur ce fameux label, ce qui a entraîné d'après discussions au sein du BRC. Mahon retient que les membres ont déploré qu'une star blanche doive valider un groupe noir avant qu'il puisse atteindre à la reconnaissance.

Tout au long du livre, Mahon reste manifestement une incondionnelle du BRC. Elle se définit comme « fanthropologist » et son travail tient souvent à faire l'éloge du BRC. Pourtant on découvre que le BRC ne fait que durcir une catégorie et une position qu'il souhaite dépasser, en cherchant à s'appropriier la musique rock. Comme il est annoncé dans le manifeste, « rock music is black music and we are its heirs ». Elle nous livre cependant une histoire peu connue et qui est restée marginale dans les récits sur la musique noire souvent représentée par le jazz, le rap ou le funk. Elle présente d'obscures groupes comme Faith, Eye & I, Women in Love, Sophia's Toy à côté d'autres qui ont connu une reconnaissance plus large comme Bad Brains qui reste l'un des précurseurs du rock hardcore américain avec les Dead Kennedys, et bien sûr Living Color auquel une attention particulière est donnée compte tenu de l'engagement de son leader dans le BRC. La teneur du BRC résonne avec d'autant plus d'actualité qu'aujourd'hui encore, après la séparation de Living Color en 1994, le vivace courant de l'afro-punk (www.afropunk.com) entend prendre la relève et œuvrer à la reconnaissance du Black Rock.

Cédric Vincent (ced.vincent@wanadoo.fr)

École des Hautes Études en Sciences Sociales — Centre d'Études Africaines
38 rue de Torcy
75018 Paris
France

Nina GLICK SCHILLER N. et Georges Eugène FOURON, *Georges Woke Up Laughing : Long Distance Nationalism and the Search for Home*. Durham et Londres, Duke University Press, 2001, 324 p., bibliogr., index.

L'ouvrage de Glick Schiller et de Fouron traite d'un nationalisme vécu à distance par des Haïtiens qui ont immigré aux États-Unis. Les auteurs nous proposent de découvrir la manière dont ce nationalisme s'exprime chez ces immigrants qui ont gardé un lien avec leur pays d'origine, qui se définissent toujours comme haïtiens et qui s'engagent activement pour changer des réalités sociopolitiques et économiques haïtiennes qu'ils ont laissées à leur départ. En liant le sujet d'Haïti à celui du nationalisme, à ceux de la migration, de l'identité, de la nation et des effets de la globalisation sur les États, ce livre réussit à rendre compte d'expériences, de significations et de pratiques sur une toile de fond plus générale où l'histoire et le présent d'Haïti s'arriment à des phénomènes macrosociaux. Pour arriver à ficeler le tout, les auteurs ont choisi de mettre à profit la biographie de l'un d'eux, celle de Georges Fouron qui a quitté Haïti depuis plus de 30 ans. Fouron partage ainsi son expérience de migrant, ses liens avec Haïti, ses espoirs de voir changer son pays, son engagement et ses difficultés d'être un homme de couleur aux États-Unis.

Après avoir clarifié quelques notions théoriques qui structurent la réflexion des auteurs, ceux-ci nous mettent immédiatement en situation en suivant pas à pas Fouron qui se

rend en Haïti pour y rencontrer sa famille. On quitte alors New York pour arriver à Port-au-Prince où l'on pénètre progressivement le réseau de relations de Georges Fouron. On visite quelques quartiers de la capitale haïtienne, on apprend les problèmes des uns et des autres, et on comprend à travers l'itinéraire des auteurs l'importance du rôle que jouent les Haïtiens de la diaspora pour la survie des Haïtiens d'Haïti. Finalement, les auteurs dressent un portrait des problèmes haïtiens à partir d'expériences et de vécus, et nous montrent que les Haïtiens des États-Unis sont inscrits dans une relation d'aide et de solidarité avec Haïti. À travers les discours et quelques tranches de vie qu'ils rapportent, on constate vite le désastre haïtien, les attentes locales et les devoirs de ceux qui sont mieux lotis à l'étranger. D'ailleurs, il semble que ces Haïtiens n'ont pas vraiment le choix de répondre aux attentes de leur famille s'ils veulent être accueillis convenablement en Haïti et pouvoir y retourner un jour. Globalement, nous constatons que la migration n'éloigne que physiquement, qu'elle n'empêche pas les Haïtiens qui sont devenus citoyens américains de se préoccuper d'Haïti, de s'engager dans une relation d'aide, dans des projets d'entraide ou d'agir activement et politiquement pour construire une autre Haïti.

Après avoir mis en évidence l'existence d'un vaste réseau international d'obligations et d'entraide dans lequel les membres de la diaspora haïtienne s'organisent pour apporter un mieux-être à leurs proches, les auteurs expliquent encore les raisons de leur engagement. Évidemment, les immigrés haïtiens sont sensibles à la problématique haïtienne et aux souffrances de la population. Ils les ont d'ailleurs observées de près ou les ont vécues. Mais en plus, les auteurs montrent que les petites actions et l'activisme de certains reposent aussi sur une construction identitaire haïtienne où s'imbrique une idéologie du sang avec la notion de race, l'histoire du pays, des références aux ancêtres et la constitution de la nation haïtienne. L'arrangement de ces éléments conduit tout Haïtien à faire partie d'une même famille, même quand il est déraciné. L'identification avec Haïti est toujours à l'œuvre. Les auteurs la repèrent aussi chez les enfants des Haïtiens qui vivent depuis longtemps à l'étranger, qui partagent une préoccupation pour Haïti et qui veulent s'y rendre pour apporter leur contribution.

Plus loin dans l'ouvrage, on laisse le quotidien des Haïtiens, leurs vécus et les expériences des migrants pour comprendre comment tous en sont arrivés là. La situation haïtienne est alors expliquée dans le cadre de la globalisation. La souveraineté de l'État haïtien est remise en cause, ses faiblesses soulignées et les auteurs finissent même par le qualifier « d'État apparent » en rappelant l'ingérence historique des États-Unis dans les affaires haïtiennes. Il faut dire que la crise haïtienne n'est pas seulement imputable à ses dirigeants et aux soubresauts politiques de cette société, même s'ils sont suffisants pour qu'on pense qu'ils sont à l'origine du marasme haïtien. Mais les auteurs nous précisent encore qu'il est aussi question de rapports de forces qui se jouent sur la scène du global, de domination politique occidentale et de mondialisation économique. Les auteurs discutent cet aspect pour compléter leur analyse des significations locales et des témoignages.

Cela dit, la force de l'ouvrage ne réside pas tant dans ses rappels de phénomènes macrosociaux ou historiques que nous trouvons souvent dans les travaux des auteurs qui écrivent sur Haïti. Contrairement à ces derniers qui font rarement écho aux personnes situées aux premières loges et qui sont les premières concernées par les problèmes de cette société, l'ouvrage de Glick Schiller et Fouron met l'accent sur des expériences à l'aide de discours recueillis pendant plusieurs années. Dans les dix chapitres qui le composent, ils s'appuient continuellement sur ces discours pour les commenter et construisent une réflexion qui reste fidèle au sujet et aux thèmes qu'ils ont annoncés au début de leur rédaction. En cela, le contenu de l'ouvrage traduit fort bien la réalité des Haïtiens tout en donnant quelques réponses

à des questionnements anthropologiques qui s'intéressent aux effets de la mondialisation sur les États et leurs citoyens, sur des expériences et des pratiques.

Nicolas Vonarx (nicolasvonarx@voila.fr)
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Québec (Québec) G1K 7P4
 Canada

Saurabh DUBE, *Stitches on Time : Colonial Texture and Postcolonial Tangles*.
 Durham, Duke University Press, 2004, 259 p., bibliogr., index.

Stitches on Time s'inscrit dans la réflexion historiographique ouverte par le courant des *subaltern studies* et par les postures théoriques des *postcolonial studies*. L'objectif des *subaltern studies*, créées par un collectif d'historiens indiens, est de produire une histoire qui restaure la parole des « subalternes » et de témoigner de sa culture politique autonome. L'objet premier du discours critique des subalternistes est le grand récit normatif de la trajectoire historique de l'Europe, depuis l'Ancien régime à la modernité, récit constitutif selon eux du modèle de référence implicite de l'historiographie universitaire. Le postcolonialisme et le subalternisme formulent, avec les outils fournis par Foucault, Derrida et Gramsci, une critique de l'héritage des Lumières et de la tradition hégélienne, créateurs du « mythe de la modernité ». Elle se caractérise par son insistance à évoquer les liens entre l'expansion coloniale de l'Europe et la modernité et le refus corrélatif de dissocier modernité et « colonialité ». Les historiens postcoloniaux indiens renforcent cette pensée critique avec des arguments organisés autour de la subalternité. Ils montrent comment ce métarécit de la modernisation infériorise les modes d'historicité non modernes en les décrétant irrationnels. Ce procédé aboutit à une vision formatée qui implique que les peuples, les lieux et les objets, quels que soient la culture et le mode d'historicité de chaque société, soient emportés dans le cours naturel et continu de l'histoire.

Dans ces grandes lignes, cette critique recueille un assez large consensus de par le monde, y compris en Occident. Les théories subalternistes et postcolonialistes semblent aujourd'hui moins desservies par leurs détracteurs que par leur diffusion qui tend à menacer leur épaisseur conceptuelle. Les thématiques postcolonialistes ont imprégné les principaux discours sur la culture, prêtant leurs outils critiques à d'autres disciplines comme l'histoire de l'art et à d'autres contextes, l'Europe de l'Est postsoviétique aussi bien que l'Autriche-Hongrie des Habsbourg. Aussi, à l'heure du bilan, *Stitches on Time* s'offre comme un état des lieux critique des principaux contributeurs de cette approche tout en voulant reconduire la réflexion en défendant et conceptualisant une approche sceptique de l'historiographie que Dube appelle « history without warranty » avec laquelle il souhaite repenser des catégories telles que « modernité », « culture coloniale », « Occident » ou « nation ».

Dube revient longuement sur la diversité du projet subalterniste, aussi pour en souligner les ambiguïtés et les impasses. Il s'attarde notamment sur les liens des *subaltern studies* avec le nationalisme. Bien que les *subaltern studies* aient contesté les présupposés de l'historiographie nationaliste indienne et se soient construits contre eux, les contraintes modelant